Zeitschrift: Revue historique vaudoise
Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie
Band: 117 (2009)

Artikel: Ludivine, la servante d'Albert Muret et l'amoureuse de C.F. Ramuz
Autor: Doriot Galofaro, Sylvie
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-514288

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Sylvie Doriot Galofaro

LUDIVINE, LA SERVANTE D'ALBERT MURET ET L'AMOUREUSE DE C. F. RAMUZ

Les acteurs, le décor et les réseaux

Protestant en Valais, à Lens en particulier, le peintre Albert Muret – Vaudois de Morges – a souvent peint le village de Lens. Ses thèmes de prédilection rappellent la vie paysanne d'autrefois: les fenaisons et la moisson, les cimetières et les processions. D'objets d'études, ses peintures deviennent des œuvres emblématiques de la région. C'est face à la piété valaisanne que son art illumine sa palette. Il aura la touche de Cézanne pour peindre le village et son «Louché», le lac qui miroite la lumière qu'il était venu chercher. N'habite-t-il pas en face de ce lac, lui, le Vaudois, qui terminera sa vie de peintre en peignant le Lac Léman, après ses innombrables vues du petit étang de Lens. Pourquoi cet artiste qui semble doué pour la peinture, mais aussi pour l'écriture, abandonne-t-il son art à son départ de Lens, en 1919? Ses enfants, Marc-Antoine (1913-1998) et Claire (1917), naissent durant ces années heureuses. Selon sa fille Claire, il choisit la «voie de la raison» en quittant son village valaisan qu'il affectionne et achète une maison à Épesses; au gymnase de Lausanne, il devient professeur de dessin et d'histoire de l'art.

En parcourant les lettres qu'il écrit à son ami Ramuz, nous apprenons qu'il aime recevoir ses amis – Charles Ferdinand Ramuz, René Auberjonois, Igor Stravinsky… – dans sa maison qu'il nomme «cabane» mais qui est en réalité une des premières maisons cossues du village de Lens en Valais, sur la colline du «Cerniou».[1]

Ramuz et Muret entretiendront une correspondance au-delà de l'histoire d'amour qui allait retenir Ramuz à Lens. Il écrit à Ramuz le 14 janvier 1907: «Pour le moment, la dite cabane est enfouie sous une neige épaisse et, toutes les fenêtres grande ouverte, elle gobe un soleil, pendant que l'ermite résiste avec peine au simple désir d'aller se

1 Selon la transcription qu'en fait Ramuz dans son *Journal*. Cf. Charles Ferdinand Ramuz, *Journal: journal, notes et brouillons*, annoté par Daniel Maggetti et Laura Saggiorato, Genève: Éditions Slatkine, 2005, tome 2 (1904-1920), p. 108. Aujourd'hui, Cerniou s'écrit Serniou. Il s'agit de la colline où Muret a construit la première maison de ce lieu-dit.

balader, au lieu de rester accroché à cette maudite peinture à laquelle il n'entend rien...»[2]. Plus loin, il se dénigre en parlant de ses aquarelles[3], alors qu'elles représentent le village de Lens, avec un regard qui collecte les motifs identitaires du paysage de la région.

C'est pourquoi aujourd'hui, le personnage qui mérite notre attention est Albert Muret, peintre, cuisinier et écrivain, et «maître» de Ludivine, une servante habitant Lens au début du XXe siècle qui deviendra «l'amoureuse» de Charles Ferdinand Ramuz. Notre présentation débute ainsi par celui qui, sans le savoir, réussira plus de cent ans plus tard à faire parler de lui grâce à sa collection personnelle de photographies[4].

Le décor: Lens et les tableaux de Muret

Le décor est posé avec les tableaux d'Albert Muret. À ce propos, son œuvre *Fin d'hiver à Lens* évoque le village de Lens tel qu'il était à l'époque de Ramuz[5], mais aussi un motif nouveau, étudié par les impressionnistes et post-impressionnistes: le blanc de la neige divisé par les tons colorés bleus. Nous allons «lire» cette lumière qui émane de la toile comme une transposition du lyrisme de Ramuz sur le soleil et la lumière qu'il va trouver à Lens. Mais ce tableau n'est pas sans rappeler la période parisienne de Muret où, jeune peintre, il étudie la peinture avec son ami René Auberjonois dans l'atelier de Luc Olivier Merson, en 1899-1900. Une année plus tard, c'est la transition brutale, mais salutaire pour Muret; il s'installe en Valais, à Lens.

2 Lettre d'Albert Muret à C. F. Ramuz, du 14 janvier 1907, publiée dans Gilbert Guisan, *C. F. Ramuz, ses amis et son temps*, Lausanne-Paris: La Bibliothèque des arts, 1968, Vol. 3, p. 79.

3 Lettre du 29 juillet 1908, dans *ibid.*, Vol. 4, p. 41. Muret termine sa lettre pour Ramuz par: «Le travail marche-t-il? Moi, je ne fais plus que de l'aquarelle et je gâche pour 1 franc 20 centimes de papier Whatmann chaque jour.», une remarque qui montre que Muret ne se considérait pas comme un grand peintre sans pour autant que cela soit le cas.

4 Que sa fille, Claire Muret, a si précieusement conservées et qui a orienté cette recherche, suite à nos entretiens. Nous les avons déposées auprès de M. Jean-Henri Papilloud, directeur de la Médiathèque de Martigny, et Mathieu Emonet, collaborateur de la Médiathèque, en a fait des copies. Je les remercie ici chaleureusement. Après plusieurs discussions avec Mme Claire Muret, celle-ci m'a accordé l'autorisation de publier la photo de Ludivine, le secret si bien conservé. Qu'elle en soit remerciée! Un très grand merci également à M. Jean-Pierre Duc qui m'a ouvert ses archives. Ces documents m'ont permis de retrouver les dates concernant Ludivine, son nom et sa filiation, bref son extrait de naissance. Un grand merci à M. Philippe Kaenel, qui a bien voulu relire le texte et me guider dans mes recherches, ainsi qu'à ma mère pour son soutien.

5 Présenté lors de ma conférence «Chargée d'inventaire d'Albert Muret, une collection en devenir», à l'Assemblée des Amis de Muret, le 25 août 2007 à la salle Bourgeoisiale de Lens.

2 Albert Muret (1874-1955), *Lens en hiver, village*, s.d. huile sur toile, 46 cm x 57 cm, signé à gauche A. Muret. Verbier, collection particulière, photographie Bernd Hartung, Berlin.

Ses talents de photographe ont inspiré certaines de ses toiles qui prennent pour sujet le village et la région du centre du Valais, un village transposé à la même époque avec délectation par Ramuz dans les œuvres inspirées par Lens dont *Jean-Luc persécuté*, *La séparation des races* ou *Le Règne de l'esprit malin*. Un autre tableau, *Le dimanche après-midi*, évoque aussi ce « primitif »[6] et le bonheur que tous deux étaient venus chercher à Lens. La scène se déroule devant sa maison, avec au premier plan cinq femmes toutes coiffées du chignon ou du chapeau à rubans, en costume du pays – le caraco noir – et une longue robe dont la couleur est presque toujours bleu foncée. Au centre, la jeune fille est habillée d'une robe bleue, couleur illuminée par la lumière du soleil ; la robe est d'un bleu royal. Elle est debout et regarde avec timidité un monsieur qui passe

6 Maurice Zermatten, *Ramuz à Lens*, Bienne : Panorama, 1967, p. 29 : « Non, ce ne sont pas des émotions *d'alpinistes* que Ramuz vient chercher en Valais. C'est l'être primitif, dans la rigueur d'une existence qui le faisait ressembler au Juif de la Bible, au Grec des épopées d'Homère » ; cf. aussi plus loin à propos du *Village dans la Montagne*. Selon Doris Jakubec, « Au départ, sa question fut, ainsi qu'il le dit dans *Découverte du monde*, récit rétrospectif de son enfance et de sa jeunesse : ‹ Qu'aurait fait Eschyle, s'il était né en 1878, quelque part dans mon pays, le Pays de Vaud ? Aurait-il écrit *Les Perses* ? › Et sa réponse : ‹ Je mettrai en scène des paysans, parce que c'est en eux que je trouve la nature à l'état le plus pur et qu'ils sont tout entourés de ciel, de prairies et de bois › (*Journal*, avril 1904). Les paysans sont donc dans l'œuvre de Ramuz ce que les rois sont dans le théâtre de Racine. » (*Dictionnaire universel des littératures*, Paris : PUF, 1994, Vol. 3, p. 3102.)

3 Albert Muret, *Le Dimanche après-midi*, vers 1908, huile sur toile, 150 cm x 195 cm. Musées cantonaux, H. Preisig, Sion.

devant elles en les saluant de son chapeau. Qui est-il? Un monsieur élégant au chapeau de ville avec une ceinture rouge qui pourrait être notre peintre? Au deuxième plan, un groupe de femmes et d'hommes discutent devant le lac de Lens: le Louché. Au troisième plan, des champs et plus loin les foins qui attendent la fenaison. L'Église de Lens clôt l'espace; aucune construction ne vient déranger la tranquillité du paysage post-impressionniste. Muret transpose la réalité du paysage qu'il voit quotidiennement depuis son chalet. Il donne à penser que l'Église est bien plus proche de sa maison qu'elle ne paraît aujourd'hui, car le village s'est bien agrandi depuis.

Les réseaux du peintre: ses amis C. F. Ramuz, R. Auberjonois et I. Stravinsky

L'un de ses amis, l'écrivain Charles Ferdinand Ramuz lui sera présenté par un autre ami, le peintre René Auberjonois. Dans ce chalet, une jeune fille aidera Muret, célibataire âgé de 33 ans en 1907, pour son ménage. Qui est-elle? Une fille de Lens? Ou comme l'a laissé entendre la fille de Ramuz, Mme Marianne Olivieri, une dame de la bourgeoisie de Sion, dont on a perdu la trace? Pour répondre, il nous faut encore partir de Muret, personnage emblématique qui réunit tous les acteurs sociaux. Dans *Initiation valaisanne*[7], Albert Muret raconte comment il a fait la connaissance de C. F. Ramuz:

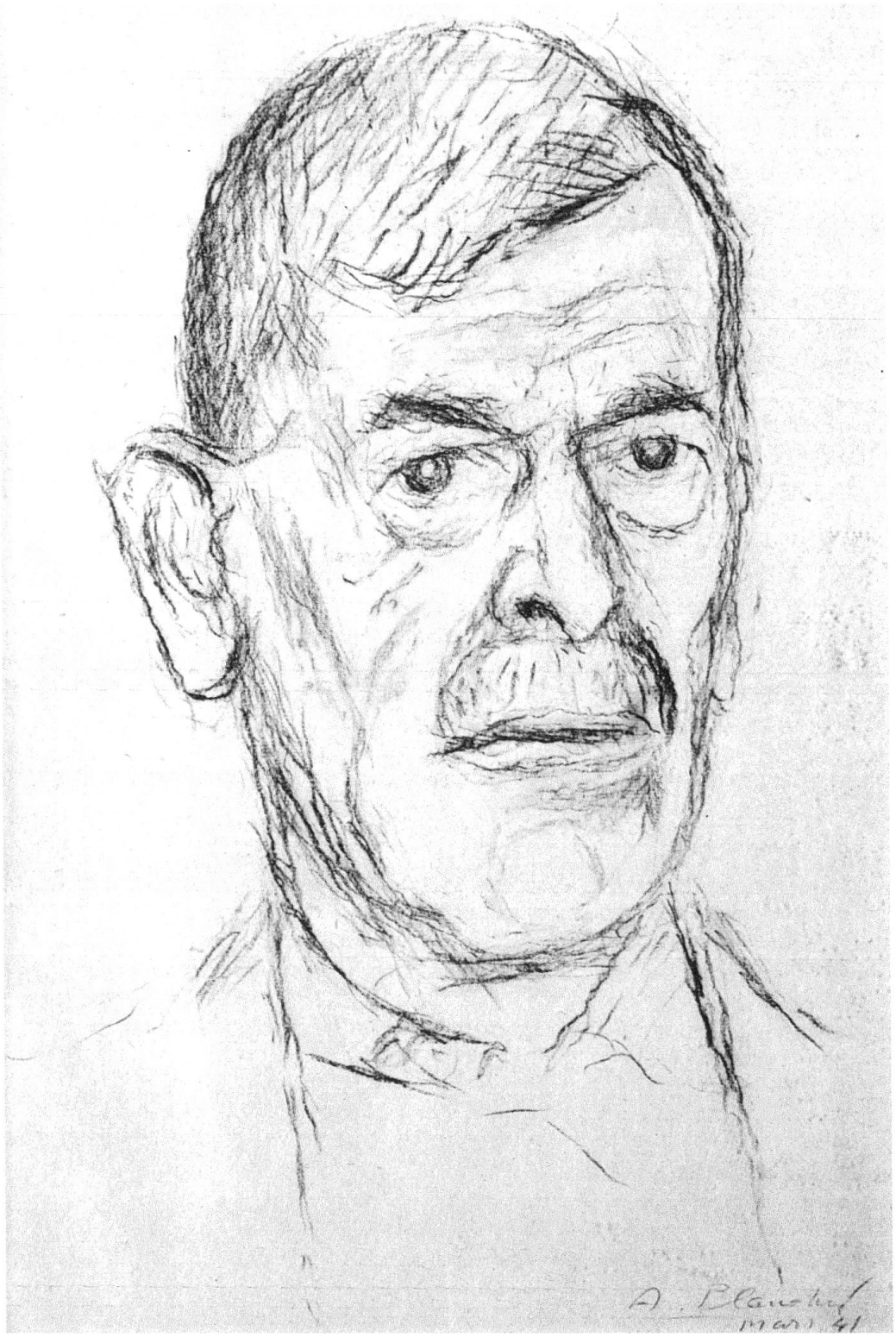
«C'est sauf erreur, en 1907 que je fis la connaissance de Ramuz. Quarante ans! Il y avait alors quelques années déjà qu'au hasard de mes randonnées en Valais, j'avais ‹découvert› Lens. M'étant pris de passion pour ce grand village si merveilleusement situé et pour sa population parmi laquelle je devais trouver tant d'amis sincères et fidèles, j'avais fini par m'y construire une maison et par faire revenir les quelques meubles que j'avais à Paris.

»Pendant qu'ainsi, d'un coup de tête, je rompais avec Paris, Ramuz, lui, y arrivait. Il avait déjà constitué un bagage d'écrivain, qui avait été diversement accueilli: ‹Le petit Village, Aline, La grande Guerre du Sondrebond›, parus en volumes, ‹Les Circonstances de la Vie›, que publiait en feuilleton la Semaine littéraire de Genève. Nombreux étaient les lecteurs qui, devant ce langage nouveau, un peu broussailleux et qu'ils jugeaient incorrect, fronçaient les sourcils, haussaient les épaules. Mais il y avait aussi les ‹sympathisants›, qui se sentaient l'âme rafraîchie, comme lorsque l'on regarde la nature à l'heure où le jour se lève.»

L'amitié de Muret et de Ramuz s'exprime dans une correspondance écrite de grande qualité. La complicité entre eux ne s'éteindra pas, se poursuit au-delà de l'histoire d'amour que Ramuz vivra à Lens. Cette biographie amoureuse peut se lire brièvement dans les lettres qu'il écrit à son ami et dans son *Journal*[8]. Leur vie à Lens se comprend par quelques extraits tirés du *Journal* de Ramuz dans les années 1907-1912, et nous pourrons aborder de manière très brève la création littéraire du grand écrivain suisse.

7 Cf. la préface de Gérard Buchet dans P. O. Walzer, *id.* (dir.), *Ramuz vu par ses amis. Adrien Bovy, Charles-Albert Cingria, Edmond Gilliard, Paul Budry, Ernest Ansermet, René Auberjonois, Albert Muret, Elie Gagnebin, Henri-Louis Mermod, Gustave Roud*, [Lausanne]: L'Âge d'Homme, 1988, pp. 129-130.

8 C.F. Ramuz, *Journal, op. cit.*, tome 2, pp. 76-243: le 6 septembre 1907, Ramuz y parle d'une femme sans que l'on sache encore de qui il s'agit: «Il suffit qu'une femme me plaise pour que je devienne respectueux avec elle, mais respectueux jusqu'au ridicule: donc empêchement [...]» (*Ibid.*, p. 76).



4 Alexandre Blanchet (1882-1961), *Portrait de C.F. Ramuz*, 1941, lithographie, 42 cm x 30 cm, signé en bas à droite A. Blanchet mars 1941.
Collection particulière, photographie Bernd Hartung, Berlin.

5 Albert Muret arrosant ses salades. Collection privée, photographie.

Muret est féru de chasse et de cuisine! Il va mettre à profit ses passions et inviter chez lui des célébrités, et non des moindres, puisque même Igor Stravinsky prendra la route escarpée le menant au chalet d'Albert Muret. Ce dernier, qui avait appris à chasser avec Joseph Bonvin[9] de Chelin, montrait ses talents en réunissant ses amis autour de sa table. Et C. F. Ramuz décrira plus tard, dans ses *Souvenirs sur Igor Stravinsky*, Lens et l'intérieur du chalet Muret, boisé de mélèzes:

«Nous allions voir notre ami M[uret]. C'était un peu avant Sierre, au-dessus de la région des vignes, au-dessous de la région des forêts, à un peu plus de mille mètres. [...] M. vivait là-haut dans une maison qu'il s'était bâtie; il était chasseur, et, étant chasseur, était cuisinier et grand cuisinier. Ce voyage fait en commun et fait à deux finit à trois, dans une odeur de risotto aux morilles, sous les poutres basses d'une petite salle à manger, entièrement boisée de vieux mélèze, qui prenait jour sur le village par de toutes petites fenêtres à rideaux rouges et blancs.»[10]

Avec Stravinsky, le trio passait des moments intenses entre la cuisine, la poésie et la musique:

«Je me rappelle que la conversation était à la fois musicale et culinaire, et musicale parce que culinaire; je veux dire qu'il avait été entendu une fois pour toutes, entre nous trois, que la musique et la cuisine, c'était une seule et même chose, et qu'on réussissait un plat comme on réussit un morceau d'orchestre ou une sonate, exactement pour les mêmes raisons, avec les mêmes éléments. Les repas chez M. commençaient généralement par un muscat du pays servi en carafe, mais dont la belle couleur pissenlit portait vite à ce que l'un de nous avait baptisé la ‹métacuisine›: essai de conciliation, d'ailleurs facile, entre ce qui était du palais et ce qui était des oreilles; entre les sensations du goût et celles de l'ouïe (ou de la vue) [...] nouvelle tentative de réconciliation entre l'âme et le corps.»[11]

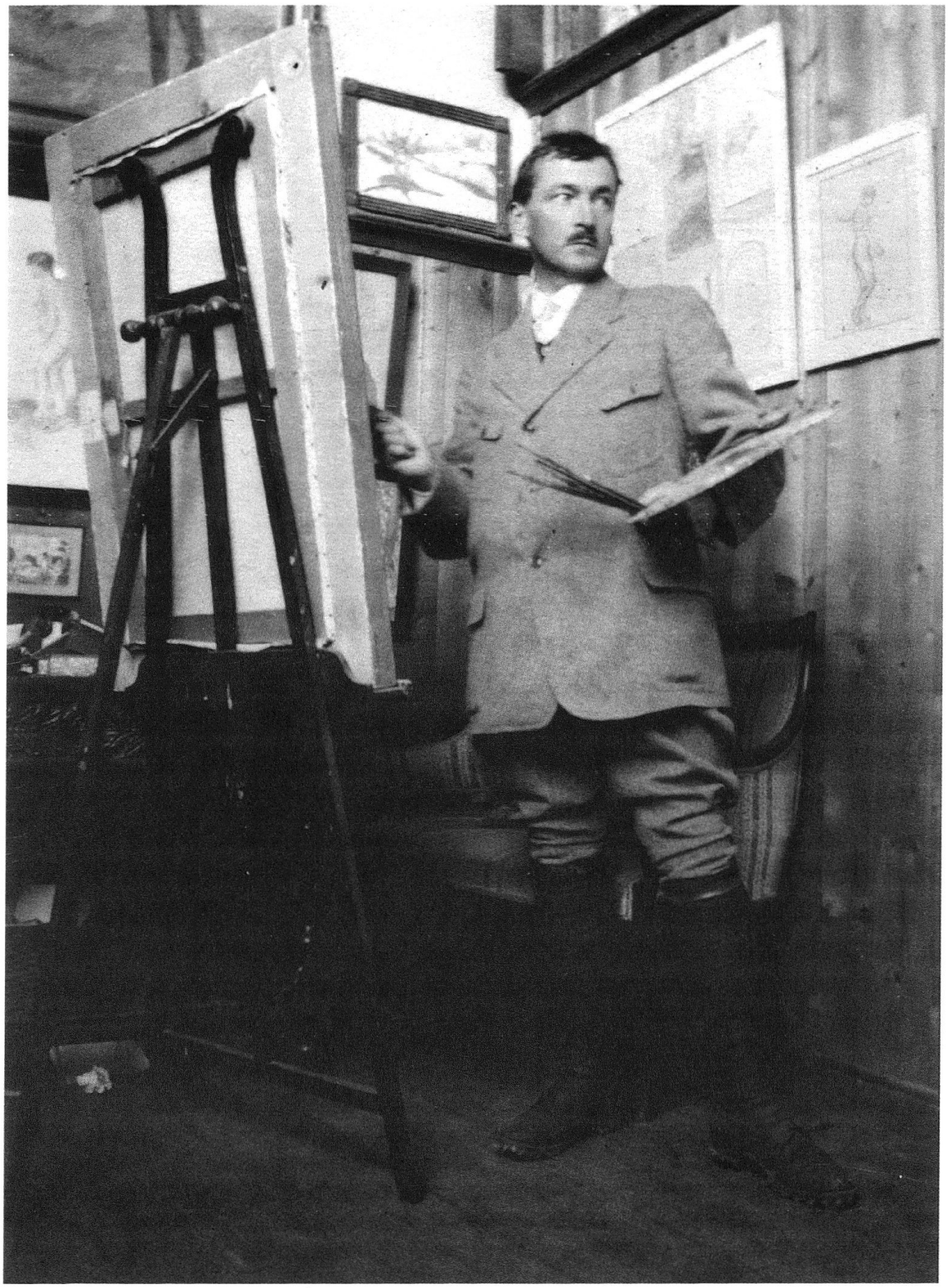
Muret écrira d'ailleurs un livre de recettes et tiendra des «Propos gastronomiques»[12] dont les amis Auberjonois, Ramuz et Stravinsky évoqueront fréquemment et par la suite le fait[13].

9 Muret retracera ses aventures de chasse en compagnie de Joseph Bonvin dans un livre *Nemrod et Cie; Souvenirs d'un chasseur honoraire*, Lausanne: À l'Enseigne du Clocher, 1949.

10 Charles Ferdinand Ramuz, *Souvenirs sur Igor Stravinsky. Œuvres Complètes*, Lausanne: Éditions Rencontres, 1968, p. 118. Un tableau de Muret, *Bouquet de Rhododendrons*, montre à l'arrière-plan les rideaux cités par Ramuz.

11 C. F. Ramuz, *Souvenirs sur Igor Stravinsky*, *op. cit.*, p. 119.

12 Albert Muret, *Propos gastronomiques et conseils culinaires*, Lausanne: Payot, 1922, réédité par les éditions À la Carte, Sierre, 2007. Et plus tard, le terme «métacuisine» utilisé lors de ces repas deviendra le titre d'un autre livre: *Albert Muret, Métacuisine*, Lausanne: Chez René et ses amis, 1927, un tirage restreint et épuisé.



6 Albert Muret dans son atelier. Collection privée, photographie.

À Lens, ce sont les années heureuses, les amitiés avec Ramuz, Auberjonois, Budry et même le musicien Igor Stravinsky. On prétend d'ailleurs que des bribes de l'*Histoire du Soldat* (1918) ont été inspirées des conversations qui résonnent encore dans son chalet aux volets bleus, qui trône toujours sur la colline du Serniou. Mais, on prétend aussi qu'il a été écarté de l'*Histoire du Soldat* au profit d'Auberjonois. Pour l'instant, il ne s'agit que d'hypothèses qui demandent encore à être vérifiées.

Cependant, ce qui nous intéresse ici, ce sont les réseaux que Muret, à la fois peintre de figures, de paysages et de natures mortes, peintre verrier et lithographe, doué d'une plume d'écrivain, a réussi à créer, en rencontrant d'autres peintres et écrivains qu'il invitait chez lui à Lens.

Avant d'entrer dans le sujet proprement dit, rappelons-nous de l'époque et détaillons le cadre chronologique afin d'en extraire un bref parallèle entre les œuvres de C. F. Ramuz, en lien peut-être avec son histoire d'amour qu'il vivait à Lens, chez son ami Muret.

La chronologie: les années lensardes de Muret (1901-1919)

Quelques années avant de connaître C.F. Ramuz (1878-1947), Muret (1874-1955) se rend avec son ami d'enfance, René Auberjonois (1872-1957), en Valais, en 1901. Les amis découvrent Lens après qu'un curé de Loèche leur ait conseillé de se rendre sur le beau « plateau des Crans » [14]. De là, ils descendent à Lens. En 1904, Muret construit sa maison, sur la colline du Serniou. C'est là qu'il aura une servante, maintes fois évoquée par Ramuz dans son *Journal*, sans que l'on sache qui elle est. Fin avril 1905, C. F. Ramuz publie *Aline*. À la fin août de l'année 1906 [15], l'écrivain se rend à Lens et y fait la connaissance d'Albert Muret, un peintre, né à Morges, le 1er juin 1874, qui décédera à

13 (Note de la p. 236.) Sylvie Doriot Galofaro, *Autour d'Albert Muret: René Auberjonois, C. F. Ramuz et Igor Stravinsky à Lens*, fascicule d'exposition, 2 parties, Lens: Musée Le Grand Lens, 1995-1998. Et conférence donnée par mes soins lors d'un dîner gastronomique organisé par les Soroptimists en faveur de l'Association les Amis de Muret, à l'Hôtel Alpina, le 5 septembre 2007. Jacques Beaufort avait lui aussi réalisé des interviews de Muret à la Radio suisse romande. Mais c'est Daniel Rausis, dans l'émission « Horloge de sable » sur Espace 2 qui a réalisé un montage d'archives concernant les propos philosophiques et gastronomiques que Muret a tenus à la radio durant la guerre en 1941 et 1942 (émissions du 23 et 24 septembre 2004).

14 Sylvie Doriot Galofaro, « Un panorama unique: Montana et Crans entre ouverture et rivalité », in ead. (dir.), *Un siècle de Tourisme à Crans-Montana. Lectures du territoire*, Ayer: Éditions Portes-Plumes, 2005, p. 34. Selon René Duc, *Le Patois de la Louable Contrée* (Ancien Lens), Chermignon: René Duc, 1986, Vol. 2, p. 76, le nom de lieux Cran proviendrait du mot « Cran »: fossé dans les prairies, pluriel les Crans.

Pully le 23 septembre 1955. Ramuz et Muret entretiendront une correspondance qui va durer jusqu'à la mort de l'écrivain en 1947, mais nous allons nous pencher sur les années lensardes des deux amis. C'est en 1907, à la fin octobre-mi-décembre, que Ramuz fait la connaissance de Ludivine chez son ami Muret et s'établit à Lens pour terminer la correction du *Village dans la Montagne*, commencé à Chandolin. Du 4 mars au 16 mai 1908, Ramuz est à Lens où il met au point le texte du *Village dans la Montagne* et commence la rédaction de *Jean-Luc Persécuté*. Le roman est dédié à Albert Muret. La même année, du 22 septembre au 20 octobre, Ramuz retourne à Lens. Puis, du 24 au 28 septembre 1909, Ramuz se rend à nouveau à Lens. En 1912, de janvier à avril, le *Feu à Cheyseron* paraît en quatre livraisons dont le thème sera repris dans la *Séparation des races*, thème raconté par Muret à Ramuz. Dimitri Kirsanoff (1899-1957) s'en inspire pour son film *Rapt* (1933). Ramuz remontera à Lens pour le tournage du film et y tiendra même le rôle d'un Valaisan. Du 28 au 30 septembre 1912 toujours, Ramuz séjourne à Lens et termine peut-être l'histoire avec Ludivine. Car, en 1913, le 18 février, on célèbre le mariage de Ramuz avec Cécile Cellier, peintre d'origine neuchâteloise. Le 1er septembre, Marianne, la fille unique de l'écrivain, va naître à Genève. La même année, le fils aîné de Muret, Marc-Antoine (1913-1998), voit le jour. Du 24 au 29 décembre 1913, Ramuz rédige la première version du *Règne de l'Esprit malin*. Puis en 1914, en juillet, Ramuz publie *Adieu à beaucoup de personnages et autres morceaux*. C'est en 1915 qu'a lieu la première rencontre de Ramuz avec Igor Stravinsky (1882-1971), par l'entremise du chef d'orchestre Ernest Ansermet (1883-1969). L'année suivante, du 15 au 19 juillet 1916, Ramuz séjourne à Lens, puis aux Diablerets et, en 1917, Igor Stravinsky vient trouver Albert Muret en compagnie de Ramuz à Lens ; le 13 avril 1917, le *Règne de l'Esprit Malin* paraît, œuvre inspirée par Lens. La même année, Albert Muret aura un deuxième enfant, une fille Claire. À la fin de la Première Guerre mondiale, en 1918, le 28 septembre, une première et unique représentation de l'*Histoire du Soldat*, de Ramuz et de Stravinsky, sera présentée au public lausannois, avec des décors de René Auberjonois, sous la direction d'Ernest Ansermet. L'entreprise est rendue possible par le soutien du mécène de Winterthur, Werner Reinhart. Nous terminons notre chronologie par l'année 1919, car Albert Muret quitte Lens pour retourner dans le canton de Vaud.

15 (Note de la p. 238.) Selon la chronologie du *Journal* de C. F. Ramuz, *op. cit.*, p. VIII, Muret se trompe lorsqu'il dit plus haut qu'il a fait la connaissance de Ramuz en 1907. L'excellente « chronologie » du *Journal* de Ramuz nous permet de préciser les allées et venues de Ramuz à Lens.

Les rapports entre la biographie amoureuse, les œuvres littéraires et le *Journal* de Ramuz

L'œuvre littéraire de Ramuz en lien avec sa biographie amoureuse peut se découvrir dans un premier temps en lisant son *Journal* où il note le nom d'une certaine « Ludivine » et qu'il évoque d'innombrables fois de manière sous-entendue. Il est intéressant d'étudier les œuvres littéraires que Ramuz écrit ou corrige à ce moment-là comme *Aline*, *Jean-Luc persécuté* et *Le Village dans la Montagne*, pour mettre en parallèle le sentiment amoureux qui anime Ramuz tout au long de cette riche période de création littéraire. Ainsi, nous apprenons, en lisant la note du 14 janvier 1904 de son *Journal*, que Ramuz évoque un manque, sans naturellement nommer le sentiment.

« Je sens qu'il serait temps que je vive et d'avoir autre chose qu'une petite flamme de cervelle ; et de laisser aller mon cœur aussi ; et de me laisser aller tout entier ; qu'il serait temps de m'épanouir, parce qu'il y a quelque chose qui me resserre ; de m'épanouir et d'éclater, comme les branches au printemps ; et d'apparaître comme je suis, avec toutes mes forces ; car l'obscurité où je suis provient de ma prison ; [...] Le jour viendra ! Et alors, mon cœur tu te connaîtras ; [...] »[16]

Ce jour évoqué avec prémonition dans son *Journal*, Ramuz le vivra à Lens deux ou trois ans plus tard. En effet, en 1906, Ramuz prend le chemin de Granges à Lens pour y faire la connaissance de Muret ; entre 1907 et 1908, il s'y établit à l'hôtel Bellalui, une pension[17] proche de la route de Flanthey, pour écrire. Son *Journal* d'abord nous éclaire sur sa passion amoureuse :

« 17 déc[embre 1907]

» Rentrer hélas. Solitude. Détresse.

» Un homme qui aime, séparé d'elle. Comment alors, de minutes en minute, et tout le jour, et chaque minute est une éternité, il pense à elle, l'imaginant dans son travail, dans chacun de ses pas, dans chacun de ses gestes. Et des frissons dans tout le corps, cette incertitude malgré tout, qui le fait crier. Ce visage qu'il poursuit à travers la distance, le voyant soudain nettement dans tous ses détails, puis qui devient plus vague, s'efface de nouveau [...] »[18]

16 *Ibid.*, pp. 3-4.

17 Cette pension a disparu ; elle a été durant une époque la « Maison d'école » comme on l'appelait, puis rasée. Le lieu abrite aujourd'hui la maison du feu.

18 Roger Francillon et Daniel Maggetti (dir.), *op. cit.*, t. II, p. 79. La note 9 précise que Ramuz vient de regagner Lausanne, probablement le 12 ou 13 décembre. Il y passera Noël, puis partira pour Paris. Heureusement pour lui, Muret lui envoie des nouvelles le 19 décembre de la même année.

Heureux de se retrouver dans la petite maison aux volets bleus de Muret, Ramuz aura une raison supplémentaire de s'y sentir bien... Un secret bien gardé, mais déjà évoqué par Maurice Zermatten[19] et surtout par la correspondance entre Muret et Ramuz. À la fin d'une lettre du 19 décembre 1907, Muret écrit à Ramuz: «P. S. Ludivine se tord encore de la lettre d'Aline; la joie en a résonné dans toute la maison!»[20] Guisan mentionne que c'est sous le nom d'Aline que Ramuz signait ses lettres pour Ludivine. L'histoire ne s'arrête pas, car, en 1910, elle crie «par le passe-plat»[21] d'envoyer à Ramuz ses bonnes amitiés. Ramuz développera très peu ce sujet dans son *Journal*. Seul le nom de Ludivine y figure à maintes reprises dans les notes de l'année 1908, en particulier du 7 mars au 18 mai 1908. Dans l'extrait du 7 mars 1908, Ramuz écrit:

«7 mars [19]08. Retour à Lens

»Dans l'absolue solitude où je suis rentré volontairement, j'ai de dures heures de sécheresse – mais elles sont rachetées et au-delà par la concentration que j'y gagne. Il me semble, est-ce plus qu'une apparence? que je me dépouille de tout l'inutile de la vie et n'en garde plus que l'essentiel. Il y a appauvrissement et enrichissement; car ce qui me reste, qui est le précieux, je l'embrasse de manière plus sûre et le creuse mieux et en fais mieux ma chose. [...]»[22]

Il se dépouille de «tout l'inutile de la vie et n'en garde plus que l'essentiel». Est-ce que «l'essentiel», qui le rend si riche, est lié à l'amour qu'il éprouve pour Ludivine? Nous le pensons, car il a écrit dans son *Journal* le 11 avril 1904: «Il n'y a d'inépuisable que les lieux communs. Il n'y a que deux choses qui intéressent, l'amour et la mort.»[23] Ainsi, s'il est très tourmenté, il a aussi des moments heureux comme il le sous-entend dans son *Journal* du 11 mars 1908: «Elle a remis sa camisole rouge, et son caraco est un peu fendu [...]»[24] Son agenda, à la suite du *Journal*, mentionne d'innombrables fois le nom de Ludivine[25], où l'on comprend qu'ils s'écrivent des lettres et des cartes. L'extrait du 14 mars 1908 va plus loin que de simples lettres, il remet sa vie en question:

19 Maurice Zermatten, *Le Pays du Grand secret*, Sierre: Éditions À la Carte, 1997, p. 14

20 Gilbert Guisan, *op. cit.*, Vol. 3, pp. 217-218. C'est aussi dans cette lettre que Muret dit n'avoir pas repris les skis, car il est «résolu à faire le peintre et à réserver ‹les autres sports› pour le dimanche» (*Ibid.*, p. 218).

21 *Ibid.*, Vol. 4, pp. 242-243, lettre du 27 novembre 1910. Mais nous n'avons pas retrouvé dans la «chronologie» du *Journal* de Ramuz qu'il remonte à Lens durant cette année 1910.

22 Ramuz se rend à Lens le 4 mars (Cf. «Agenda 1908», in Roger Francillon et Daniel Maggetti (dir.), *op. cit.*, t. II, 2005, p. 85).

23 *Ibid.*, p. 11.

24 *Ibid.*, p. 68. En note 12: «Elle», c'est Ludivine. Cf. aussi Maurice Zermatten, *Le Pays du Grand secret*, *op. cit.*, pp. 83-93, qui parle de cette passion.

« Je suis rentré seul à l'hôtel; je suis monté dans ma chambre froide. Il est 10 heures du soir, il pleut; j'entends le bruit des gouttes qui tombent sur le toit de l'autre côté de la cour. La lampe éclaire faiblement; j'ai rassemblé mon courage. Je cherche malgré tout à me reprendre à la vie. [...]

» Tout est remis en question à la fois; et non plus dans mon art seulement, mais dans ma vie même. Cette première unité si durement conquise ainsi reperdue d'un seul coup. »[26]

Ainsi, il remet en question sa vie et son art pour Ludivine. Il va même former des projets de mariage, comme nous allons le découvrir plus loin.

« Mardi 5 mai [1908]

» Vais à Sierre. Au Cerniou vers 5 h ½ [.]

» Elle est là. Causons d'abord froide s'anime un peu. Vais vers elle à la cuisine, je donne – elle aussi, rit. Je lui avais parlé de la pomme, avait fait semblant de ne pas comprendre. Puis je tamise sable pendant qu'elle fait le dîner et elle ne se montre pas. Le soir j'arrive quand elle est au sermon. Rentre tôt vers 9 h ¼ nous jouons, elle lit le journal sur divan et dort – ne se dérange pas quand je m'en vais [.]

» Elle m'avait dit: je vais aux morilles demain [.] »[27]

Cet extrait montre que Ramuz se trouve au « Cerniou » chez Muret, en train de parler à Ludivine qui est « d'abord » froide, mais finit par « s'animer » comme nous l'apprend l'agenda de Ramuz qui la décrit comme boudeuse lorsqu'il reçoit une « dame » chez lui, à l'hôtel[28]. Servante chez Muret, elle prépare le dîner, mais n'oublie pas d'aller à la messe. Nous imaginons Ludivine tout à fait à l'aise avec son maître Muret, car elle « lit le journal et dort » sur le divan et ne « se dérange pas »[29] quand Ramuz quitte la maison de Muret. Quelques jours plus tard, le vendredi 8 mai 1908, Ramuz toujours proche de la maison de son ami, mentionne différentes rencontres dans l'Agenda de son *Journal*:

« Vais à 1 h. Elle est dans sa chambre, paraît à sa fenêtre – cause gentiment un instant [.] Bien dormi? Des rêves. [...]

25 (Note de la p. 241.) Roger Francillon et Daniel Maggetti (dir.), *op. cit.*, tome 2, pp. 105-136, Agenda 1908 où le nom de Ludivine est cité ou sous-entendu une vingtaine de fois, jusqu'au 16 mai 1908, où elle l'accompagne jusque « tout près de Chermignon » lorsque Ramuz quitte Lens pour corriger « Valais », le titre de travail du *Village dans la Montagne*. Cf. aussi Roger Francillon et Daniel Maggetti (dir.), *op. cit.*, tome 2, p. 111, note 49.

26 *Ibid.*, p. 87

27 *Ibid.*, p. 108, mardi 5 mai 1908.

28 *Ibid.*, p. 106, Agenda 1908 : « Mardi 28 [avril 1908] En allant aux morilles, la trouve causant au bord du chemin, dit à peine bonjour, le soir me parle vexée de la dame venue à l'hôtel, le soir je dîne là binocle ensemble heureux. »

29 *Ibid.*, p. 108, mardi 5 mai 1908.

7 Village de Lens. Collection privée, photographie.

» Vais à 6 h-¼ la trouve vers la fontaine avec Christ. Je passe elle m'appelle: vous ne m'attendez pas! Montons ensemble: jamais je n'ai eu moins de bons amis elle a été se confesser général. Assis ensemble un instant sur l'escalier puis allons M[uret] et moi aux morilles [.]

» Vais à mission 8 h la trouve sur le chemin – parlons du sermon me laisse à la croix me disant: ‹J'ai rendez-vous›. Rentre à 10 h [...] »[30]

La fontaine existe toujours, ainsi que la croix, évoquée également dans *Jean-Luc persécuté*[31]. Quant aux escaliers, ce sont ceux qui permettent d'entrer dans la maison de Muret. Ramuz d'habitude si distant – il appelait son épouse Mademoiselle Cellier –, se laisse envelopper par les sentiments que lui inspirent Ludivine. Il rêve dans sa chambre de la pension du village, « l'Hôtel Bellalui »:

« Voici que je commence à comprendre. Il a fallu que je vienne à Lens pour que j'entrevoie ce qu'il y aurait à écrire. Ce visage, cette voix tendre...

30 *Ibid.*, p. 109.

31 Daniel Maggetti, *Jean-Luc persécuté, notice*, en complément de C. F. Ramuz, «Jean-Luc persécuté», in Doris Jakubec (dir.), avec la collaboration de Roger Francillon *et al.*, *C. F Ramuz. Romans*, Paris: Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, Vol. 1, pp. 293-382 et pp. 1551-1571 pour la notice dans laquelle Daniel Maggetti dit que «Jean-Luc persécuté est le premier grand texte romanesque de Ramuz, centré sur le Valais [...]» (*ibid.*, p. 1551).

» Il fait nuit, dehors. Je vois d'ici que les fenêtres du chalet aux volets bleus sont éclairées. Je n'irai pas, pas ce soir. Je veux rester seul avec l'image fuyante de Ludivine… fuyante et si présente. »[32]

Transpositions littéraires ?

Nous connaissons tous le visage sérieux du grand écrivain. Nous avons lu ses livres, *Aline* (1905) ou *Jean-Luc persécuté* (1908), tous deux écrits à cette période qui racontent, l'un et l'autre, une histoire d'amour tragique. Mais rien ne laisse imaginer les lettres d'amour qu'il écrit au même moment à Ludivine. Elle deviendra sa « Didine » comme l'indique une lettre de Muret à Ramuz le 13 novembre 1908[33]. En lisant cette lettre, nous apprenons que Ludivine dévore *Jean-Luc persécuté*, livre dans lequel Ramuz dépeindra une histoire d'amour entre Jean-Luc et Christine, mais Christine en aimera un autre et Jean-Luc deviendra fou. Fou au point de tuer celle qu'il aime, en mettant le feu au fenil où elle se trouve avec l'enfant d'un autre. En lisant le livre, il n'est pas possible de faire un lien avec Ludivine, mais une lettre de Muret à Ramuz mentionne que cette dernière lui fait dire que l'on sonne la « petite cloche » pour annoncer la mort d'un enfant[34]. Ce qui sera le cas, avec la mort du fils de Jean-Luc ; mais nous ne trouvons pas de transposition biographique dans le roman, à part la passion[35]. Passion de Jean-Luc pour sa femme Christine, qu'il aime au point de la tuer, car elle en aime un autre que lui ! Dès le début, Jean-Luc surprend les pas de son épouse dans la neige, pas qu'il suit et qui vont rencontrer d'autres traces… Le cinéaste Claude Goretta a repris subtilement ce passage en suggérant ainsi une rencontre extraconjugale dans son film (1966) tiré du roman. Si on se plonge dans une transposition en recherchant les lieux qui ont inspiré Ramuz, on le devine vers le Louché devant la maison de son ami :

32 Maurice Zermatten, *Le Pays du Grand Secret*, *op. cit.*, p. 14.

33 Gilbert Guisan, *op. cit.*, p. 57, Vol. IV, lettre 600, du 13 novembre 1908 : « P. S. Didine dévore *Jean-Luc* et vous écrira. »

34 *Ibid.*, Vol. III, p. 230, *Ludivine vous fait dire qu'on sonne la « petite cloche » à l'enterrement des enfants qui ne sont pas encore de la communion (11 ou 12 ans). On ne sonne « pas » pour eux « la fin » (c'est-à-dire le glas.* » En italique dans Gilbert Guisan. Ce dernier précise que Ramuz utilisera ce détail déjà observé dans la lettre 515 pour *Jean-Luc persécuté* ; décrivant l'enterrement du petit Henri, Ramuz écrit : « […] puis, neuf heures étant là, la cloche commença, non la grosse des hommes au glas sourd, mais la petite claire, sonnée à la volée » (*Œuvres complètes*, Vol. 3, p. 92, cité par Gilbert Guisan, *op. cit.*, p. 230). Cf. aussi C. F. Ramuz, « Jean-Luc persécuté », *op. cit.*, p. 351.

35 Plusieurs notes de l'agenda montrent que Ramuz écrit à Ludivine tandis qu'il corrige *Jean-Luc persécuté*. Cf. *op. cit.* p. 119 : « vendredi 17 juillet 1908. Continue à revoir J[ean]-L[uc]. J'écris à L[udivine]. »

« et [Jean-Luc] se mit à suivre les traces. Elles commençaient juste devant la porte; il les suivait sans en avoir l'air, les mains dans les poches, à cause des gens qui pouvaient le voir, mais le cœur lui battait; et il espérait encore qu'une fois sur le chemin qui suit la digue dans le bout de l'étang, les pas tourneraient vers le village; or, là, ils tournaient bien, mais dans l'autre direction, celle de la montagne. »[36]

Tout comme *Jean-Luc*, Ramuz est saisi par le tourment qui le reprend lorsqu'il écrit dans son *Journal* en pensant peut-être à Ludivine, le 31 octobre 1908:

« On sent bien qu'on est dans le désordre qu'il faut aller jusqu'au fond du désordre, et dans la douleur jusqu'au fond de la douleur; et se rouler dans le plaisir, quand il est là, jusqu'à épuiser ses forces de vie, – afin qu'ainsi on puisse mieux remonter et se soulever, s'étant débarrassé de ce poids. »[37]

C'est peut-être dans *Jean-Luc persécuté*, qu'il écrit alors qu'il est amoureux de Ludivine, que se révèle sa souffrance. Cependant, cette souffrance « sans que l'on puisse aller jusqu'à dire que *Jean-Luc persécuté* est », selon Daniel Maggetti, « une réécriture de la passion du Christ, il est clair que le récit évangélique est un intertexte dont la présence contribue à la cohérence de l'ensemble [...] »[38] ; à la fin de l'histoire, Jean-Luc se prosterne devant la croix. Cette analyse dépasse le sujet qui nous intéresse actuellement, car, si nous revenons à la biographie amoureuse de l'écrivain, la croix devant la maison de Muret est le lieu où Ramuz rencontrait souvent Ludivine.

Plus tard, dans *Adieu à beaucoup de personnages* (1914), une très belle page permet d'esquisser un parallèle entre la vie de l'écrivain et sa transposition, brillante, dans le roman et dans son adieu déchirant:

« Car, sauvage encore plus que vous, ce Jean-Luc, mais pareil à vous, véritablement votre frère, tourmenté lui aussi d'une manière impétueuse qui l'empêche de rien cacher, précipité lui aussi, dès le début, sur les chemins de la folie, tout uni d'ailleurs, quant au reste, une passion avec n'importe quoi autour. »[39]

Ainsi Ramuz nous montre que Jean-Luc est pareil à lui, son « frère », tourmenté comme lui, dans sa passion qui, heureusement pour nous, ne l'a pas mené à la folie. La transcription littéraire est peut-être inspirée de sa vie, mais pas au point de tuer! Dans la même page que l'extrait cité, Ramuz évoque encore une fois la croix où Jean-Luc priait:

36 C. F. Ramuz, « Jean-Luc persécuté », *op. cit.*, p. 297.

37 Roger Francillon et Daniel Maggetti (dir.), *op. cit.*, p. 101 et Agenda 1908, p. 132.

38 Cf. la notice de Daniel Maggetti, dans Doris Jakubec (dir.), avec la collaboration de Roger Francillon *et al.*, *op. cit.*, pp. 1560-1561 et note 1.

39 Emmanuel Buenzod, « Adieu à beaucoup de personnages », in *Les belles pages de C. F. Ramuz*, Lausanne: Librairie F. Rouge et Cie, 1950, p. 109.

« Quand il priait, prosterné sous la croix, qui sait, ignorant tout de lui pourtant, si vous ne seriez pas venue, l'ayant deviné tout de suite, et, vous aussi, vous vous seriez jetée en avant, heurtant de vos deux genoux le sol dur. »[40]

Aucun élément biographique dans *Aline*, nom dont Ramuz signe les lettres qu'il envoie à Ludivine. L'amour-passion cependant est bien présent. En effet, Ramuz raconte une histoire d'amour entre une fille pauvre d'un village pour un garçon de bonne famille qui la délaissera au moment de sa grossesse. Avant *Jean-Luc*, *Aline* sera, elle aussi, entraînée vers la mort…

L'histoire d'amour de Ramuz se prolonge jusqu'en 1912, semble-t-il, si l'on se penche sur l'extrait cité par Maurice Zermatten[41] et confirmé par le *Journal* de Ramuz, dans la note du 28 au 30 septembre 1912 :

« 28-30 sept[embre 1912]. Lens

» Descendu vers le soir à Granges par les sentiers. Arrivé trop tôt. Je me suis alors assis au bord du Rhône et j'ai regardé l'eau couler. Mille sentiments me remplissaient ; c'était comme un réveil d'un vieux moi-même qui aurait été le bon et qui serait resté pendant deux ans endormi. Je *vivais* comme il y a longtemps que je n'ai vécu. […] Je me disais : ‹ Tu t'es retrouvé ›. J'étais horriblement heureux et horriblement malheureux à la fois ; heureux de m'être retrouvé et de vivre ; malheureux de quitter une fois de plus tant de choses par le moyen desquelles j'étais venu à moi-même et qui avaient été un centre pour moi […]. »[42]

Sans que Ludivine y soit citée, on la sent dans les pensées de l'écrivain. Et d'ailleurs en 1912 toujours, Muret, dans une lettre qu'il écrit à Ramuz, lui rappelle qu'il l'attend, mais qu'il n'est pas le seul : « Vous vous doutez bien qu'elle n'est pas la dernière à désirer vous revoir. »[43] Avec « Retour aux lieux aimés », publié dans la *Gazette de Lausanne*, le 15 décembre 1912, repris dans *Adieu à beaucoup de personnages* (1914), Muret comprend sa « mélancolie des retours »[44]. Ainsi, chaque fois que Ramuz remontait à Lens, il en redescendait troublé, et ceci jusqu'en 1912.

Cependant, le 18 février 1913, Ramuz se marie avec Cécile Cellier, peintre neuchâteloise. Les témoins des époux sont René Auberjonois et Alexandre Blanchet[45]. Et Ludivine disparaît de sa correspondance… sans que l'on sache où la retrouver, ni à quel moment elle a quitté le village[46]. Maurice Zermatten donne son explication :

40 *Ibid.*, p. 109.

41 Maurice Zermatten, Ramuz à Lens, *op. cit.*, p. 53.

42 Roger Francillon et Daniel Maggetti (dir.), *op. cit.*, t. II, p. 237.

43 Gilbert Guisan, *op. cit.*, Vol. V, pp. 81-82, lettre du 26 mai 1912, où « elle » est Ludivine.

44 *Ibid.*, pp. 98-99, lettre du 22 décembre 1912.

45 François Francillon et Daniel Maggetti (dir.), *op. cit.*, t. II, p. 251, note 7, et cf. le portrait que le peintre en fit de Ramuz en 1941 (Cf. illustration).

« D'aucuns pensent que le poète l'aurait épousée si la famille valaisanne n'avait écarté ce protestant. Nous n'en savons rien ! »[47]

Littérature et histoire locale

Trente ans après avoir publié *Ramuz à Lens*, Maurice Zermatten publie *Le Pays du Grand Secret* en 1997. Dans les deux ouvrages, Zermatten évoque déjà Ludivine, sans la nommer dans le premier. Il cite une lettre que Ramuz écrit à Robert de Traz, un mois après son arrivée à Lens : « Je suis ici depuis un mois et tellement heureux que je ne sais plus quand je partirai. »[48] Et Zermatten poursuit à la même page avec une lettre de Ramuz envoyée à sa belle-sœur, toujours la même année (1907) :

« … il va falloir que je m'en aille, j'en suis d'ailleurs à mes derniers sous. Non sans regret, j'étais heureux. Et j'ai même ‹ formé des projets ›, lesquels seraient de me marier et de venir m'installer quelque part dans ce pays… Il y a du soleil toute l'année… ».

Cette lettre de demande en mariage n'a pas encore fait l'objet de publication[49]. Maurice Zermatten[50] nous parle enfin de Ludivine, en citant des lettres de Ramuz, sans nous dire qui elle est, sans préciser non plus la source de ses renseignements, d'où le titre de son deuxième livre *Le Pays du Grand Secret* :

« Ludivine souvent m'accompagne. Elle a de très jolis yeux bruns, de petits frisons noirs, des peignes en cuivre dans son chignon et un chapeau à rubans bleus. Nous sommes allés ensemble à la foire de Sion… »[51]

La photographie que nous avons retrouvée correspond à la description. Mais le livre de Maurice Zermatten comporte également des inexactitudes[52]. Il suppose que Ludivine

46 (Note de la p. 246.) Selon mes entretiens avec Claire Muret, entre 1996 et 1998, repris le 8 octobre 2005 et ceux qui ont suivis en 2007-2008 ; cf. aussi quelques extraits de sa lettre du 2 février 2002, conservée au Chantier Ramuz : « Non, je ne connais pas le nom de L. et je crains bien qu'on ne le retrouve jamais. Berthe Bucher, sœur de R. a bien dû, à l'époque, le trouver, d'une manière ou d'une autre, puisqu'elle avait retrouvé sa trace à Genève mais L. avait refusé de la rencontrer. Pourquoi la tante n'a-t-elle pas voulu la faire connaître à sa nièce ? Sans doute avait-elle ses (bonnes) raisons. »

47 Maurice Zermatten, *Le Pays du Grand Secret, op. cit.*, p. 93.

48 Maurice Zermatten, *Ramuz à Lens, op. cit.*, p. 33.

49 La famille de C. F. Ramuz détient les droits de publication.

50 Maurice Zermatten, *Le Pays du Grand Secret, op. cit.*, p. 14 : « Mais je ne pensais qu'au merveilleux visage de la jeune fille. Je sais maintenant qu'elle s'appelle Ludivine. »

51 *Ibid.*, p. 85

52 *Ibid.*, p. 81. Par exemple, le fait que les enfants de Muret quittent Lens en 1907 pour aller à l'école à Lausanne alors que Marc-Antoine va naître en 1913 et Claire en 1917 !

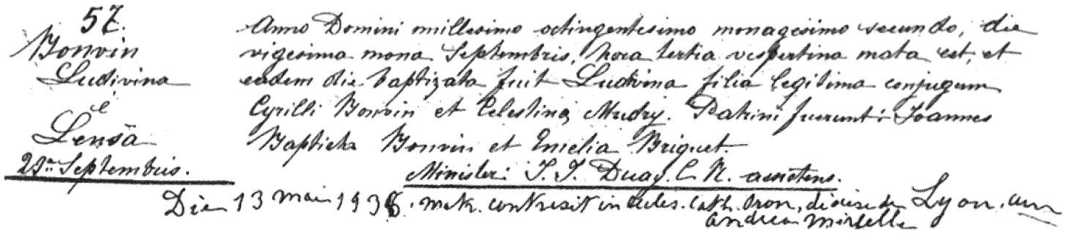
8 Ludivine la servante d'Albert Muret, dans sa maison, en train de lui servir la soupe. Collection privée. photographie.

est une contemporaine de Ramuz: «Elle n'était plus la petite fille qu'a vue Ramuz, mais probablement sa contemporaine: 30 ans en 1908?»[53] L'acte de naissance que nous présentons plus loin atteste qu'elle était plus jeune.

Le «Grand Secret» du roman de Zermatten, c'est l'amour de Ramuz pour Ludivine. Ramuz se trouvait à Lens, non seulement parce qu'il aimait ce «goût du primitif et de l'élémentaire»[54], mais parce qu'une histoire d'amour l'y retenait.

Mais qui est-elle? Zermatten n'en dit rien, ni le *Journal* de Ramuz, Claire Muret non plus ne connaissait pas son nom de famille. Par chance, après de nombreux entretiens auprès de la population de la région, nous avons découvert son extrait de naissance que nous retranscrivons ici:

«Née le 29 septembre 1892, à Lens, Ludivina[55], fille légitime de Cyrille Bonvin, de Théodole et de Celestine Mudry.»


57.
Bonvin
Ludivina
Lensa
29 Septembris.

Anno Domini millesimo octingentesimo nonagesimo secundo, die vigesima nona Septembris, hora tertia vespertina nata est, et eodem die baptizata fuit Ludivina filia legitima conjugum Cyrilli Bonvin et Celestina Mudry. Patrini fuerunt Joannes Baptista Bonvin et Emelia Briguet.
Minister: P. J. Duay C. R. assistens.
Lieu 13 mai 1936. mar. contrait in Ecles. cath. Lyon, diocesis de Lyon, cum Andrea Mirtelle

9 Acte de naissance de Ludivine, photographie, collection Jean-Pierre Duc.

L'extrait d'archives mentionne encore ses parrains de baptême: Jean-Baptiste Bonvin et Émilie Briguet. Elle se marie le 13 mai 1936, à Lyon, avec André Mirtelle. Une recherche dans les archives de la famille de Ludivine a montré qu'elle a eu quatre sœurs. Ludivine est la troisième fille des cinq que comptait la famille de Cyrille Bonvin. La première, Marie Bonvin (1884-?), mariée avec François Naoux, aura de la descendance. La deuxième est Marguerite Bonvin (1887-?) dont nous ne connaissons pas la date de décès. Puis notre fameuse Ludivine. Vient ensuite, un enfant mort né, en 1891. La quatrième des filles de Cyrille se nomme Barbe Bonvin (1895-1988) et la cinquième

53 *Ibid.*, p. 93. À comparer avec son acte de naissance plus loin.

54 Maurice Zermatten, *Ramuz à Lens*, *op. cit.*, pp. 29-30: «J'ai passé une quinzaine de jours à Chandolin… Ce premier contact m'attacha beaucoup au Valais. Ensuite, il y a eu Muret et Lens. Ça correspondait sans doute à mon goût du primitif et de l'élémentaire. Je suis donc arrivé en Valais par hasard: la commande de Payot, mais ce fut un heureux hasard…»

55 Cf. son extrait de naissance ci-dessus.

56 Selon Jean-Pierre Duc (entretien du 13 juin 2006), Joseph Bonvin, arrière-grand père de Gérard Bonvin et de François et Christian Barras, n'a aucun lien de parenté (5 générations) avec Cyrille Bonvin de Théodule, père de Ludivine.

Catherine Bonvin (1902-?) dont nous ignorons la date du décès. Le grand-père de Ludivine était le maréchal-ferrant Théodule Bonvin. Mais Joseph Bonvin, avec qui Muret décrit ses parties de chasse, n'est pas de la même famille[56].

Des exemples de types « locaux » et une vision citadine de la montagne

Deux tableaux magnifiques, que nous avons inventoriés et présentés lors de l'exposition « Les Peintres du Grand Lens » (1998, au Régent à Crans-Montana), l'un d'Albert Muret, intitulé *Cyrille*, l'autre de René Auberjonois, dont le titre est *Valais*, ont montré, chacun à leur manière, le portrait du père de Ludivine.

Les deux amis peintres dépeignent un Cyrille aux traits expressifs, un « montagnard » au visage raviné par le soleil ; ces tableaux laissent supposer que Cyrille devait être connu des deux peintres ; et surtout, son visage leur a permis de reproduire l'idée du Valais dans son état « primitif », c'est-à-dire proche de la terre où le paysan serait une sorte d'archétype, de l'être premier qui n'a pas encore été touché par la modernisation du Valais.

Ces représentations de visages « à la pureté de type locaux »[57] seront également traduits par l'école de Savièse, tels certains tableaux de Ernest Biéler (1863-1948) *Les moissons à Savièse*[58], ou toujours de Biéler, *Le Vieux garçon*[59]. Un peintre valaisan, de Geschinen, Ludwig Werlen (1884-1928) rapporte aussi sur une gouache, des traits que l'on pourrait qualifier de typiquement montagnard : *Rhaspe*[60].

Pour les portraits locaux de femmes, Raphy Dallèves (1878-1940) avec son tableau *Vieille d'Hérémence*[61] a donné l'archétype féminin des visages « valaisans », proche de l'état primitif ou de la terre dont les mains et le visage montrent l'effet que le soleil du Valais a laissé sur la peau hâlée et ridée. Ces portraits sont des images aujourd'hui identitaires du « Vieux Pays »[62], dont l'école de Savièse en est l'initiatrice, mais Muret et Ramuz ont suivi indirectement cette vision citadine de la montagne. Ainsi Ramuz dans le *Village dans la Montagne* écrit :

57 *Peintres du Valais*, [Sion] : Fondation Michel Lehner, 1979, planche XIV de Ernest Biéler.

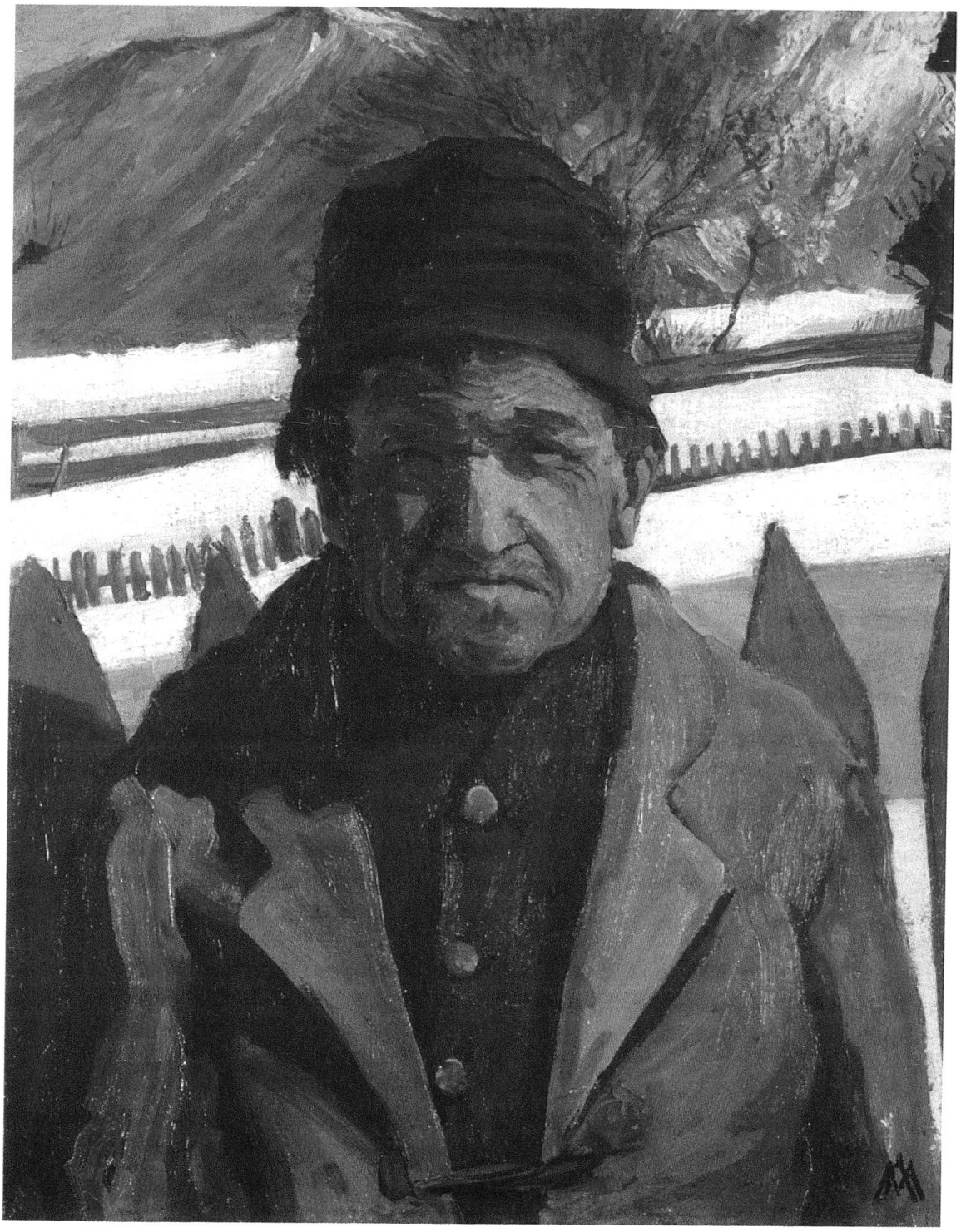
58 Aquarelle, 29 x 45 cm, en bas à droite E. Biéler 1917. *Ibid.*, planche XIV.

59 Crayon, 27 x 29 cm, étude pour le tableau du même nom.

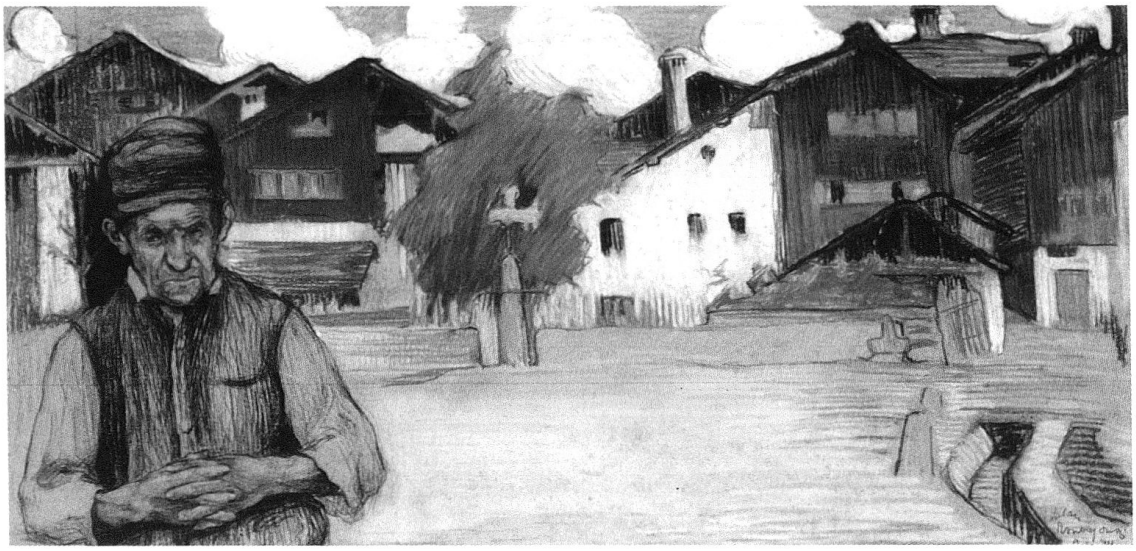
60 Aquarelle et gouache 40 x 32 cm en bas à droite Ludwig Werlen 1921. *Ibid.*, planche XII de Ludwig Werlen.

61 Aquarelle, 57 x 52 cm, Fondation Michel Lehner. Michel Lehner, *Les peintres de Savièse*, 1982, Genève : Skira, p. 72 avec une reproduction de la peinture.

62 Alain Clavien, « La modernisation du Valais 1848-1914 », in *Histoire du Valais*, 2002, Société d'histoire du Valais romand, t. III, pp. 583-635, en particulier « Une image paradoxale », pp. 626 ss. Cf. aussi Gérald et Silvia Arlettaz, « La nationalisation du Valais 1914-1945 », in *Histoire du Valais, op. cit.*, t. III, pp. 639-715.



10 Albert Muret (1874-1955), *Cyrille Bonvin*, 1907-?, huile sur toile monogrammé en bas à droite, 54 cm x 41 cm, Musée Le Grand Lens, Lens, photographie Bernd Hartung, Berlin.



11 René Auberjonois (1872-1957), *Valais* (place centrale, Lens), 1901, fusain et pastel sur carton brun, 35 cm x 74 cm, signé à droite « Valais Auberjonois août 1901 ». Musée Le Grand Lens, Lens, photographie Bernd Hartung, Berlin.

« Et depuis quand ils sont ici, personne ne s'en souvient plus. Peut-être qu'il y a eu dans les temps très anciens un écroulement de montagnes, un débordement de rivière qui les ont chassés du fond des vallées, ou bien est-ce que c'est les invasions de barbares ? Ou bien, au contraire, est-ce que c'est eux les barbares, comme on a dit, avec leurs faces jaunes, en effet quelquefois, et des nez un peu plats entre des pommettes saillantes. Ou bien est-ce simplement qu'en bas ils n'ont plus trouvé à manger, et qu'ils ont été là où la place était libre. Personne ne peut plus le dire. [...] Ils sont ce que la montagne les a faits, parce qu'il est difficile d'y vivre, avec ces pentes où on s'accroche, avec un tout petit été au milieu d'une année vide, et comme un désert autour du village. »[63]

En arrivant en Valais, tout d'abord à Chandolin, Ramuz écrit qu'il trouve auprès des paysans l'idée du peuple premier, les lointains descendants des barbares. Le *Village dans la Montagne*, dont les notes sont prises à Chandolin, est terminé à Lens ; ce livre montre l'attrait de l'écrivain pour le rural qui lui semble universel. Il retrouve la force du primitif chez les paysans valaisans qui lui rappelait les vignerons de son enfance

63 Edmond Bille, Charles-Ferdinand Ramuz, *Le Village dans la Montagne*, Lausanne : Payot, 1908, pp. 24-26. Cf. aussi le portrait réalisé par Edmond Bille qui montre un visage de montagnard, ridé par le soleil et le travail. Un autre portrait tiré du même ouvrage, *les Mariés*, évoque les jeunes paysans face aux montagnes valaisannes rappelant leur condition de travailleur de la terre, car ils portent tous deux les outils sur l'épaule.

vaudoise. En effet, Ramuz dira à propos d'*Aline* dans son *Journal* qu'il est « las du pittoresque et du romantique [...]. Je suis las aussi des choses paysannes où je ne puis m'étendre et me déshabiller tout entier. [...] Je suis las du joli »[64]. C'est donc au contact de ces montagnards que Ramuz pourra s'étendre et écrire des romans dont la fin n'est ni romantique, ni réaliste. Mais, pour la période du *Village dans la Montagne*, c'est l'époque à Lens qui apporte un nouvel éclairage avec l'histoire d'amour que Ramuz vivra dans ce village. Les tableaux de Muret et d'Auberjonois, eux, nous laissent imaginer la famille de Ludivine, mais aussi des visages qui semblent montrer les origines paysannes du Vieux Pays ou les fondements de l'identité valaisanne[65].

La note de l'Agenda[66] de Ramuz « Muret et Ludivine à ma rencontre » montre bien toute l'amitié que l'écrivain entretenait avec le peintre qui était au courant de l'histoire d'amour de son ami avec sa servante.

Ludivine, entre Muret et Ramuz?

La famille Muret était d'origine bourgeoise; le grand-père d'Albert Muret avait été syndic de Morges[67]. « Jules Muret a traversé pendant plus de vingt-cinq ans la politique du canton de Vaud: Dans sa longue carrière qui commence en 1796 déjà, au Conseil des XXIV de Morges, Jules Muret ne connaîtra pas moins de quatre changements de régime. » Du « jacobin » au « conservateur », le portrait de Jules Muret a été présenté par Danièle Tosato-Rigo (1988), mais son arrière-petite-fille Claire et son frère feu Marc-Antoine nous ont aussi fait part de réflexions quant à leur père Albert Muret, petit-fils de Jules.

Muret, en quittant Lens, acheta une maison à Épesses, car il y possédait des vignes et un pressoir. Il n'aurait pas quitté Lens en raison de problèmes financiers; c'est peut-être son épouse qui a fait pression sur lui afin qu'ils quittent la région, car la thèse des

64 C. F. Ramuz, *Journal*, *op. cit.*, t. II, p. 50 [1er mai 1905]

65 Myriam Evéquoz-Dayen, « Les héritages en question » (1945-1997), in *Histoire du Valais*, *op. cit.*, t. IV, pp. 727-843. Mme Evéquoz-Dayen analyse, entre autres, le « Vieux-Pays », canton à part de la Suisse, illustré par un village de montagne où fleurit la culture populaire (cf. p. 783). Plus loin, elle étudie l'héritage de cette identité: « revalorisation du patrimoine », pp. 793 et suivantes, in *Histoire du Valais*, *op. cit.*, t. IV. Pour notre présentation, le roman de Ramuz *Le Village dans la montagne* est un bon exemple de la mise en valeur de ce patrimoine identitaire valaisan.

66 Note de l'Agenda du 22 septembre 1908, dans Roger Francillon et Daniel Maggetti (dir.), *op. cit.*, t. II, p. 127.

67 Danièle Tosato-Rigo, *Portrait d'un père de la patrie: le Landamann Muret (1759-1847)*, Lausanne: Bibliothèque historique vaudoise, BHV 94, 1988.

enfants devant aller à l'école plutôt dans le canton de Vaud qu'en Valais n'est pas crédible, Claire n'ayant que deux ans au moment des faits. Marianne Muret-Cart, branche de la famille appartenant à la bourgeoisie vaudoise, aurait préféré vivre à Paris. Elle aimait la vie mondaine, alors que son mari préférait les morilles et la chasse. Le couple faisait chambre séparée, avec porte communicante, selon leur fille[68], qui poursuit en ajoutant que Marianne Muret aurait souhaité un autre enfant, mais qu'Albert refusa...

La famille Muret a bien perdu de l'argent dans les placements effectués dans les capitaux russes et allemands, car des Deutschmark tapissaient leur salle de bain. Pour Muret, vivre à Lens lui revenait moins cher que de vivre en ville. Il s'était fait construire sa maison par des artisans de la région qu'il avait aidés. En 1919, il la vend à la famille Cuénod qui a préservé avec beaucoup de goût cette bâtisse historique jusqu'à aujourd'hui.

Quant à la présomption que Ludivine aurait pu être la maîtresse de Muret, elle n'aurait aucun fondement, selon Claire Muret, car, une fois résolu le mystère de son nom, on peut supposer qu'elle ne dormait jamais au Chalet. Et d'ailleurs, la bonne entente et la complicité qui ressortent à la lecture de la correspondance entre Ramuz et Muret le prouvent bien. La sincérité des rapports entre les deux hommes, qui conservaient le vouvoiement par pudeur, montre à quel point leur amitié a été sans faille, jusqu'à la mort du poète en 1947. Ainsi, pour Claire Muret, le séjour à Lens a été le moment le plus important pour son père, il n'aurait peut-être pas dû quitter ce lieu qu'il aimait... Mais ceci est une autre histoire! Muret dira de Ludivine qu'elle posait comme un « pied et d'un humour de poivre »[69], ce qui laisse entendre qu'il la prenait parfois pour modèle.

Nous aimerions encore citer Paul Budry (1883-1949) qui décédera dans le chalet Muret, pour conclure nos propos, autour d'une « causerie »[70] donnée en 1918 en la Salle de la Meise à Zurich. Il présente la peinture romande aux Zurichois. Nous ne retiendrons ici que le passage concernant Albert Muret:

« S'il y a une école vaudoise (je n'y tiens pas plus que cela) c'est ici qu'elle est, pas ailleurs, entre Auberjonois et Ramuz, Blanchet, Muret et Chavannes. On sent là une famille d'esprits, une trempe, et pour qui la manière de peindre ou d'écrire est premièrement une manière d'être, la raison d'art une raison de cœur. »

Pour parler de l'homme et de son œuvre, il a été tentant de raconter cette histoire d'amour entre Ramuz et Ludivine! Muret, cependant, est le personnage emblématique, puisque c'est lui qui possède tous les réseaux... Son humour a pu l'amener à réunir toutes

68 Selon notre entretien du 8 décembre 2007 avec Claire Muret.

69 Gilbert Guisan, *op. cit.*, Vol. 4, p. 176.

70 Paul Budry, *La Jeune Peinture romande présentée aux Zurichois*, Lausanne: Éditions des Cahiers vaudois, 1918, pp. 22-24.

12 Vernissage au Régent de l'exposition des «Peintres du Grand Lens», 1998. Claire Muret, la fille d'Albert, qui nous regarde. À côté, Marianne Olivieri, la fille de C. F. Ramuz, en train de regarder ma fille Lily! Et ma mère, Hannelore Doriot. À droite, Jean-Pierre Muret, le petit-fils du peintre. Photographie Sylvie Doriot Galofaro, juillet 1998.

ces personnes. Il est certainement une marque de son caractère que l'on retrouve dans les «Propos gastronomiques»[71] qu'il a tenus à la Radio suisse romande durant la Deuxième Guerre. Dans la même verve, son ami Budry raconte non sans ironie: «En amour, ce sont les ingrates qui vous enchaînent!»[72] Ludivine n'était peut-être pas assez «ingrate», car Claire Muret nous a dit que Ludivine s'est fâchée quand Ramuz ne l'a pas épousée, et des rumeurs mentionnent le fait qu'elle quitta Lens à ce moment pour Genève, mais nous ignorons où elle est décédée![73] Ce fut pourtant le «soleil» de Ramuz, celui qui lui a permis d'écrire quelques beaux romans d'amour fou, mais destructeur. Et ce soleil est aussi une des raisons qui pousse Muret à lui rappeler combien il est doux de vivre en Valais:

71 Daniel Rausis dont l'émission est citée plus haut. Par exemple, il explique la différence entre les hommes et les femmes et déclare que même en cuisine, une différence existe entre l'homme et la femme: «Vous êtes gourmandes, tandis que nous sommes gourmets!»

72 Paul Budry, *op. cit.*, p. 25.

73 La date de son décès à Genève en 1952 circule, mais rien ne figure dans le registre d'état civil de Lens.

« [...] Pendant que vous pataugiez dans la fange avec un parapluie et des caoutchoucs, nous avons eu ici un mois de janvier invraisemblablement beau et chaud. Très peu de neige, mais quel soleil! Les nuits étaient même ‹tièdes› comme dirait Ludivine [...] »[74]

Sources

Correspondances

Gilbert Guisan, *C. F. Ramuz, ses amis et son temps*, Lausanne; Paris: La Bibliothèque des Arts, 6 vol., 1967-1968, lettres entre Muret et Ramuz.
Ibid., Vol. 3 (1906-1908), « Des Circonstances de la Vie » au « Village dans la Montagne », 14 janvier 1907, p. 79, N° 405; 4 juillet 1907, pp. 154-155, N° 465; octobre 1907, p. 185, N° 497; 7 octobre 1907, p. 186, N° 498 ;19 décembre 1907, pp. 217-218, N° 526; 5 février 1908, p. 229, N° 536;16 février 1908, p. 232, N° 538.
Ibid, Vol. IV (1908-1911), De « Jean-Luc persécuté » à « Aimé Pache, peintre vaudois », 10 juin 1908, p. 27, N° 572; 29 juillet 1908, p. 41, N° 584; 13 novembre 1908, p. 57, N° 600; 6 décembre 1908, p. 74, N° 618; 18 juillet 1909, p. 128, N° 128; 2 janvier 1910, p. 176, N° 700; 2 février 1910, p. 189, N° 708; 27 novembre 1910, p. 242, N° 756.
Ibid., Vol. V (1911-1918), « Aimé Pache, peintre vaudois », « Vie de Samuel Belet », « Les Cahiers vaudois » et le « Règne de l'Esprit Malin » non cité dans le titre, mais inspiré par Lens, 21 mai 1911, p. 50, N° 799; 19 novembre 1911, p. 65, N° 816; 26 mai 1912, pp. 81-82, N° 831; 22 décembre 1912, pp. 98-99, N° 844; 28 juillet 1914, p. 218, N° 940; 7 juin 1917, p. 276, N° 976.
Ibid., Vol. VI (1919-1939), « Les œuvres majeures », 1er juin 1921, p. 52, N° 1016.

Émissions radiophoniques

Daniel Rausis, *Horloge de sable*, sur Espace 2, deux émissions radiophoniques sur « Albert Muret et ses propos gastronomiques », les 23 et 24 septembre 2004.

Filmographie

Claude Goretta, *Jean-Luc persécuté*, scénario de Georges Haldas et Claude Goretta, 1966, 92 minutes, Ramuz Cinéma, coffret DVD Cin&Lettres.

74 Gilbert Guisan, *op. cit.*, Vol. III, p. 229, lettre du 5 février 1908.